

TÉLÉRAMA

11 juillet 2016

Festival d'Avignon 2016

Avignon : Jean Bellorini saisit à bras-le-corps "Karamazov"

par Emmanuelle Bouchez

A 36 ans, Jean Bellorini est depuis trois ans le plus jeune artiste nommé à la tête du Centre dramatique national de Saint-Denis. Avec "Karamazov" présenté au Festival d'Avignon, le metteur en scène révélé en 2010 retrouve le plaisir de raconter des histoires.



« Nous voilà pour la première fois dans le décor de Karamazov. Il y a dix jours, on jouait encore Liliom au TNP de Villeurbanne. Arrêter de tourner pour répéter aussitôt la nouvelle création : c'est un calendrier de nantis ! »... Si Jean Bellorini, dans son théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis où la saison vient juste de s'achever, peut enchaîner avec ses acteurs à un tel rythme, c'est parce que la même troupe — autrefois compagnie Air de Lune — l'accompagne, depuis le début. Il y a quinze ans. Et c'est justement ce noyau dur qu'il emmène à Avignon pour tenir le pari, cinq heures durant, d'une saga tirée des *Frères Karamazov*, de Dostoïevski (1821-1881), dans l'immense Carrière Boulbon à nouveau en service. La même bande que celle de cette fougueuse *Tempête sous un crâne*, d'après *Les Misérables*, qui le fit sortir de l'ombre, au festival Premiers Pas organisé au Théâtre du Soleil au printemps 2010. Copains de promo ou de ses premiers ateliers, [Jean-Christophe Folly](#) (l'aîné des Karamazov), [Karyll Elgrichi](#) (la fiancée) ou [Camille de La Guillonnière](#) (acteur intronisé commère-récitante du spectacle, et son dramaturge) par exemple, sont tous issus de l'école Claude-Mathieu, à Paris. Pendant dix ans, Jean Bellorini, étudiant puis metteur en scène des auditions finales, y a choisi des auteurs, adapté des textes, galvanisé les énergies. De quoi acquérir, chemin faisant, sa méthode.

Il y a du [Mnouchkine](#) chez lui : *« Je me sens proche d'elle d'un point de vue éthique. On se parle souvent. »* Même souci de bâtir un théâtre populaire exigeant, et même envie d'embrasser tout l'artisanat théâtral, loin de se résumer pour lui au seul travail du metteur en scène : *« On le retrouve parfois juché sur une échelle, affairé avec un projé. Il règle tout en même temps et connaît tous les coûts du plateau, s'amuse Jacques Hadjaje, autrefois son prof et maintenant monstrueux père des Karamazov. Dès l'école, il avait de la distance dans son jeu d'acteur, il était déjà de l'autre côté. »* A 36 ans, Jean Bellorini est depuis trois ans le plus jeune artiste nommé à la tête d'un Centre dramatique national : celui de Saint-Denis.



“Je choisis souvent les auteurs pour leur musicalité, parce que cette émotion si particulière porte du sens.”

S’il n’a pas connu les metteurs en scène des années 1980 revendiquant si fort leur statut, il a découvert la force du verbe dostoïevskien en entendant [Patrice Chéreau](#) lire le poème du Grand Inquisiteur des Frères Karamazov, et voue une « *admiration à l’art de Peter Brook* ». Jamais surplombant ni haut perché, il met en avant l’esprit collectif et révèle davantage un tempérament de... chef d’orchestre. Ah ! La musique... Pas de spectacle chez lui sans chansons, ni de répétition sans chœur préalable avec les comédiens. « *Chante-le* », dit-il, souvent, cet après-midi-là, aux acteurs bloqués, plutôt que de parler psychologie. Il passe du temps à régler les canons parlé-chanté entre le récit de *La Guillonnière* et les refrains de la troupe. Silhouette fine rôdant sur la scène, il va et vient entre les acteurs si naturellement chanteurs, et le pianiste Michalis Boliakis, son complice depuis [La Bonne Ame du Se-Tchouan](#), en 2013, à qui il peut demander de jouer Beethoven comme Tchaïkovski. Il tisse les liens les plus subtils entre toutes ces voix.

« Je choisis souvent les auteurs pour leur musicalité — Novarina, Rabelais, Brecht et ses “songs”, Victor Hugo — parce que cette émotion si particulière porte du sens. Dostoïevski est lyrique comme Victor Hugo, mais d’un lyrisme âpre, cinglant, anti-romantique. Quand Hugo bascule dans l’épopée politique, Dostoïevski, lui, fait un constat plus noir, sans grand mouvement, au ras des choses. Chez lui, la liberté reçue en héritage conduit au pire : le père est un diable et les frères se déchirent dans une lutte entre le bien et le mal jusqu’au parricide. Mais le ton de Dostoïevski est tellement distancié qu’il se rapproche du nôtre, plus désenchanté... C’est une saga du XIXe qui pourrait être écrite au XXe siècle. »

Pourquoi puiser dans les grands romans plutôt que dans les œuvres dramatiques ? « *Chaque acteur peut se nourrir de l’ensemble du récit, y trouver son chemin, y revenir chaque fois qu’il doute. Ils ne diront pas tout, mais tous seront porte-parole de cette littérature et chargés à bloc par elle. Voilà pourquoi ce sont des “morceaux choisis” par nous plutôt qu’une adaptation.* » Jean Bellorini aime raconter des histoires : « *Quitte à passer pour un ringard ! L’homme a besoin de se représenter son propre monde, passé, présent et à venir. Privilégier des traversées longues dans ces théâtres où l’on reste ensemble est une forme de résistance.* »

Karamazov, d’après Dostoïevski, mise en scène de Jean Bellorini, du 11 au 22 juillet à 21h30, carrière de Boulbon (5h).